

À bâbord ! Revue sociale et politique

Recensions

Isabelle Bouchard, Xavier P.-Laberge, Valentin Tardi, Viviane Caron et Ramon Vitesse

Numéro 88, juin 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96502ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue À bâbord !

ISSN

1710-209X (imprimé)

1710-2103 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, I., P.-Laberge, X., Tardi, V., Caron, V. & Vitesse, R. (2021). Compte rendu de [Recensions]. *À bâbord !*, (88), 65–69.

RECENSIONS



LES POTS CASSÉS : UNE HISTOIRE DE L'ASSURANCE- CHÔMAGE

**Pierre Céré, Somme
toute, 2020, 128 p.**

Que serait le programme social d'assurance-chômage, n'eût été des luttes qu'ont menées et que mènent encore les syndicats et les groupes de défense des droits des personnes chômeuses? Probablement encore plus inhumain qu'il ne l'est aujourd'hui. À tel point que

le programme renommé «assurance-emploi» en 1996 ne mérite rien de moins que d'être complètement rebâti aux yeux de Pierre Céré, coordonnateur du comité Chômage de Montréal depuis 1997 et porte-parole du Conseil national des chômeurs et chômeuses.

Qui de mieux placé que ce défenseur des droits socio-économiques et politiques pour présenter l'historique du programme qu'il teintera, à notre grand profit, de son histoire personnelle, de ses souvenirs et de ses expériences. La chronologie présentée débute avant la première mouture du programme et s'étend jusqu'à aujourd'hui. On est ici devant un véritable travail anthropologique qui consiste à documenter certains récits de vie, troublants plus souvent qu'autrement, qui illustrent les effets structurellement discriminants du programme.

C'est avec stupéfaction, par exemple, qu'on apprend qu'en 1936, un peu partout au Canada, existaient des camps de travail pour chômeurs célibataires, abolis à la suite de grèves internes notamment. Il faudra attendre 1940 pour que soit votée la première loi d'assurance-chômage au Canada, laquelle couvrait uniquement 42% des personnes salariées canadiennes. On apprécie réellement se faire raconter dans les détails l'organisation et la tenue de la grande marche pour l'emploi du 28 mai 1983, coorganisée par les centrales syndicales et les mouvements sociaux.

Si les années 1980 nous semblent avoir été tranquilles, Pierre Céré est là pour nous rappeler la lutte victorieuse de 1987 afin que les prestations de retraites ne soient plus déductibles des prestations de chômage. C'était avant ce que l'auteur qualifie «des années dévastatrices» qu'ont été les années 1990 sous le règne conservateur. Céré ne passe pas sous silence le début des années 2000, marqué par des divisions internes entre groupes de défense des droits des sans-emplois, notamment quant «*au débat entre deux approches: l'aide individuelle et l'action collective*».

Notons finalement avec quelle générosité l'auteur trace le portrait de véritables héroïnes de la lutte à l'amélioration des conditions d'application de l'assurance-emploi que sont France Turcotte, Sylvie Caya et Sylvie Terrien.

Isabelle Bouchard ◀



L'ANARCHISME : UNE HISTOIRE DES IDÉES ET MOUVEMENTS LIBERTAIRES

**George Woodcock, Lux,
2019, 544 p.
Traduit de l'anglais
par Nicolas Calvé**

George Woodcock est, aux yeux de plusieurs, le plus grand historien de l'anarchisme. Ayant lui-même été très actif au sein de ce vaste courant politique, il a côtoyé, entre autres, George Orwell, le dalaï-lama et Aldous Huxley.

Il a écrit les biographies des illustres Pierre-Joseph Proudhon, William Godwin et Pierre Kropotkine, mais le livre qui l'a fait connaître à travers le monde est son histoire des idées et mouvements libertaires. Parue pour la première fois en 1962, il s'agit de la plus ambitieuse tentative de relater l'histoire du mouvement anarchiste, s'intéressant autant à ses principaux théoriciens qu'aux mouvements fortement influencés par la mouvance libertaire à travers le monde. Lux publie ici la première édition française de cet ouvrage, qui avait aussi été revu et augmenté en 1989: nous ne pouvons que les remercier pour cette essentielle traduction.

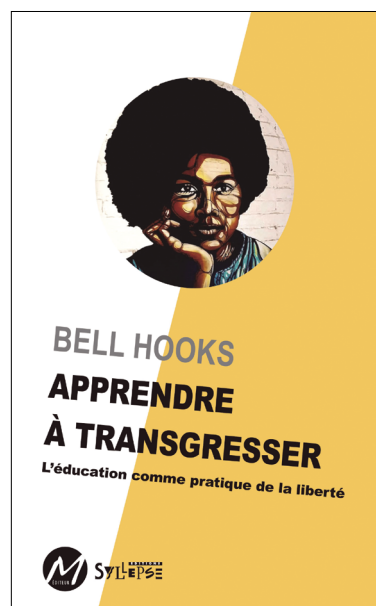
Woodcock expose clairement et de manière contextualisée l'évolution des différentes idées et perspectives de l'anarchisme au fil des années. Passant du courant individualiste au communisme libertaire, l'auteur s'en réfère aux différents penseurs pour exposer l'origine des idées au cœur des mouvements libertaires. Six des sept premiers chapitres présentent des figures marquantes de l'anarchisme. Dans la deuxième partie, Woodcock traite du mouvement et de son évolution dans les principaux pays qu'il a traversés. Nous passons donc de la Commune de Paris à la guerre civile espagnole, analysées sous l'angle de l'anarchisme.

Ce livre est extraordinaire par sa richesse historique et par son exhaustivité dans la couverture du mouvement. C'est une œuvre essentielle pour toute personne intéressée par l'histoire de ▶

l'anarchisme – ou simplement par l'histoire ou par l'anarchisme. Elle retrace l'histoire des grandes révolutions et des avancées des conditions de vie des travailleur·euse·s qui, parfois sans le savoir, doivent énormément à l'anarchisme et ses militant·e·s. Les anarcho-syndicalistes travaillent aujourd'hui sur les épaules des géants comme Proudhon, Bakounine, Kropotkine et Goldman.

En somme, c'est un livre fortement recommandé!

Xavier P.-Laberge ◀



APPRENDRE À TRANSGRESSER : L'ÉDUCATION COMME PRATIQUE DE LA LIBERTÉ

bell hooks, M Éditeur, 2019, 192 p.
Traduit de l'anglais par Margaux Portron

Ce livre, dit-on, diffère des autres bouquins signés par l'autrice Gloria Jean Watkins, qui écrit sous le nom de bell hooks. En effet, celui-ci porte sur hooks l'enseignante, la pédagogue, la praticienne réflexive! En ce sens, nous n'avons pas directement accès

aux théories politiques et féministes pour lesquelles l'autrice est généralement reconnue. Mais nous avons la chance d'accéder aux réflexions de l'universitaire, et plus précisément à son enseignement proprement dit, à son propre parcours scolaire, à ses influences pédagogiques, à ses questionnements épistémologiques, à ses relations avec ses collègues et ses personnes étudiantes.

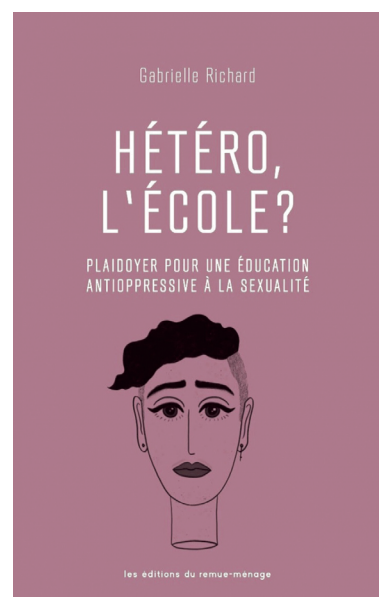
Le riche ouvrage donne accès aux questionnements intimes d'une enseignante universitaire qui tente à la fois de définir, d'améliorer, de questionner et de construire le sens fondamental de sa vision de l'université comme institution transformatrice.

Enfant surdouée, l'autrice a réalisé la presque totalité de son éducation primaire dans une école publique soumise à la ségrégation. Reconnue rapidement par ses enseignantes issues de la même communauté qu'elle, hooks raconte à quel point celles-ci lui ont montré, dans l'action, la nécessité de l'émancipation par la scolarisation. En revanche, écrit-elle, «*l'école changea catégoriquement avec l'intégration raciale. Le zèle messianique de transformer nos esprits et nos êtres, qui avait caractérisé nos enseignant·e·s et leurs pratiques pédagogiques dans nos écoles noires, avait disparu. Désormais, la connaissance n'était plus que de l'information. Elle n'avait aucun lien avec notre façon de vivre, de nous comporter. Elle n'était plus connectée à la lutte antiraciste.*»

Comment, alors, retrouver la liberté, la «*volonté zélée d'apprendre*»? Comment construire une pédagogie de l'émancipation engagée et radicale? Quel espace y accorder à l'expérience vécue? Comment enseigner à des personnes étudiantes qui résistent? Pourquoi et comment favoriser la prise de parole dans les classes? Quel rapport entre la théorie et la pratique dans les cours? Est-ce que la théorie peut être libératrice? Quelle place pour le corps dans une perspective pédagogique vue comme un espace de liberté, voire de libération? Comment déconstruire les relations coloniales, de classes et de genres? Voilà quelques questionnements existentiels qui dépassent les limites du contexte de l'enseignement universitaire mais qui le fondent à la fois (ou en tout cas qui le devraient).

Initialement publié en 1994, c'est sous la traduction de Margaux Portron que paraît à la fois chez M (au Québec) et chez Syllepse (en France) ce que l'on peut qualifier de *journal réflexif d'une pratique enseignante transgressive, antiraciste et féministe*.

Isabelle Bouchard ◀



HÉTÉRO, L'ÉCOLE ? PLAIDOYER POUR UNE ÉDUCATION ANTIOPPRESSIVE À LA SEXUALITÉ
Gabrielle Richard, remue-ménage, 2019, 168 p.

Nombreuses ont été et sont encore les personnes qui sont désarçonnées quant aux retraits sporadiques des cours d'éducation sexuelle du curriculum scolaire québécois. J'en suis d'ailleurs. À tel point que j'ai oublié de me questionner sur les

contenus et les orientations d'un tel programme d'enseignement. Voilà que ce plaidoyer saura (re)mettre au jeu les questions fondamentales pour une éducation sexuelle antioppressive, en illustrant à merveille les malheureuses «*reconductions des normes de genre et de sexualité dans la culture scolaire*» avec ou sans cours de sexualité. Est-ce que l'école est porteuse malgré elle d'une norme hétérosexuelle exclusive?


Le premier chapitre trace le portrait conceptuel des terminologies généralement utilisées. Puis, l'autrice, sociologue spécialisée dans l'examen des normes scolaires de genre et d'orientation sexuelle, brosse un portrait historique de ce qui s'est fait en matière d'éducation à la sexualité en France et au Québec.

C'est cependant le troisième chapitre, réservé à l'éducation au genre et à l'hétérosexualité, qui m'a semblé le plus important,

notamment parce qu'il rend évident ce que la sociologue nomme la pression « *de mise en genre et en orientation sexuelle* » à l'école. En effet, on y expose une série d'exemples qui illustrent de quelle manière l'école « façonne » le genre et l'orientation sexuelle, toujours du même bord... Les exemples sont tirés de manuels, de programmes, d'exercices pédagogiques, etc. « *D'après les résultats des études, la majorité des jeunes LGBTQI ne voient pas leurs réalités, leurs expériences et leurs questionnements évoqués dans les contenus...* ».

Ces constats conduisent la sociologue à privilégier une éducation à la sexualité « véritablement démocratique » au sens où elle donnerait la possibilité aux jeunes d'être actifs dans la définition de leurs identités et pratiques sexuelles au lieu de se faire imposer une vision des bons et/ou des mauvais comportements à adopter. La proposition, véritable renversement de ce qui a été fait jusqu'à maintenant, mérite notre attention.

Isabelle Bouchard ◀



Julia Laina
Nicolas Alep

**CONTRE
L'ALTERNUMÉRISME**

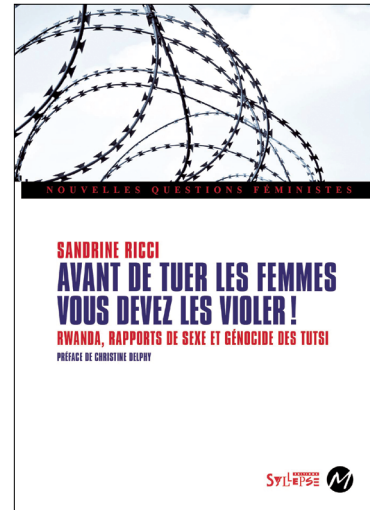
La Lenteur

**CONTRE
L'ALTERNUMÉRISME**
Julia Laina et Nicolas Alep,
La Lenteur, 2020, 144 p.

Ce tout petit livre n'a l'air de rien. Il ne faut pas se fier aux apparences puisqu'il a bel et bien le punch de David envers les Goliath de l'informatisation galopante de la société. Mordant et toutes griffes dehors, en étayant toutefois leurs assertions le plus simplement possible, le tandem d'auteur·e·s n'y va pas par quatre chemins : ils pointent le Roi nu que sont les « alternumeristes » drapés dans des conventions alternatives (*open data*, logiciels libres, *civic tech*, et *tutti quanti*) et des conseils sibyllins sur, par exemple, comment parvenir à contrôler son temps d'écran ou sa présence sur les réseaux sociaux... Très au fait de leur propos, moi qui suis ignorant en la matière en n'ayant toujours pas un téléphone (plus) intelligent, trouve enfin des auteur·e·s capables d'étayer pourquoi, même si on persiste à nous faire croire qu'apprendre à coder nous donnerait le contrôle de la machine. Nenni. S'appuyant entre autres sur les travaux de Jacques Ellul, ils dénoncent une autonomisation qui s'avère, au final, un accroissement de la dépendance informatique. Mais pas que, puisque les technologies numériques reposent sur une série d'abstractions : « *L'enfant faisant glisser ses doigts sur l'écran pour ouvrir, fermer des applications ou zoomer sur une photo, aussi agile soit-il, n'est que l'utilisateur d'une interface que d'autres ont pensée pour être simple.* » À ce stade de numérisation, dont le développement se démultiplie sans cesse, Laina et Alep sont déterminés :

« *Défendre la vie sur Terre et la liberté humaine implique nécessairement de désinformatiser le monde* » ! À bas la supercherie technomachin!!!

Valentin Tardi ◀



**« AVANT DE TUER LES FEMMES, VOUS DEVEZ LES VIOLER ! »
RWANDA, RAPPORTS DE SEXE ET GÉNOCIDE DES TUTSI**

**Sandrine Ricci, M Éditeur,
2019, 216 pages**

À travers son regard de sociologue féministe et spécialiste des violences faites aux femmes, Sandrine Ricci se penche sur la question du génocide des Tutsi de 1994. Elle aborde ce moment de

l'histoire du Rwanda du point de vue des femmes survivantes. Afin de mener sa recherche, Ricci a recueilli le témoignage de 23 femmes, dont certaines vivent toujours au Rwanda alors que d'autres ont quitté ce pays.

Pour débiter l'ouvrage, l'autrice explique le contexte qui a mené à la séparation du peuple rwandais en deux ethnies différenciées : les Hutus et les Tutsis. Ainsi, on en apprend sur les origines complexes de la division du peuple rwandais depuis la colonisation européenne (allemande, puis belge) à la fin du 19^e siècle, qui a lentement mené à la scission entre ces deux groupes majoritaires au pays.

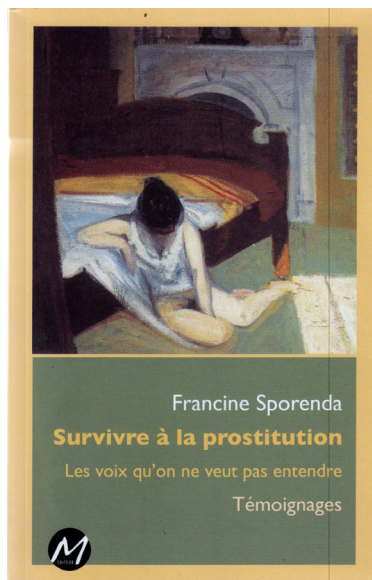
On passe ensuite aux témoignages percutants des survivantes. Ces récits poignants permettent de se plonger dans les horreurs vécues par ces femmes. D'investiguer la violence faite aux femmes permet de reconnaître l'importance qu'a eu leur traitement différencié, lié à leur sexe, dans le contexte de ce génocide. La liste des violences vécues est longue. Certaines ont été violées par des dizaines, voire des centaines d'hommes, parfois devant leur famille. D'autres ont vu leur famille entière exécutée ou violée devant leurs yeux. La transmission intentionnelle du VIH, afin de laisser les femmes mourir à petit feu dans de grandes souffrances, est un autre exemple du sort qui leur a été réservé. Certaines violences étaient reliées à la construction raciale et aux mythes entourant les femmes tutsies. Elles étaient vues comme des ensorceleuses dont la « matrice » serait différente de celle des autres femmes.

À la suite de ces passages difficiles, Ricci aborde la question de la réconciliation des peuples depuis la fin de cette guerre, loin d'être simple à résoudre. Plusieurs génocidaires ont été emprisonnés et ont dû comparaitre en justice pour les crimes commis. Des femmes ont témoigné, malgré ce qu'implique la dénonciation de ▶

tels actes, comme le fait de revoir leur bourreau et de se remémorer les événements. Tout au long de ces procès, d'autres femmes ont été tuées ou violentées. La libération de milliers d'hommes a été dénoncée par les survivantes à maintes reprises. La cohabitation de ces dernières avec leurs bourreaux, encore à ce jour, est un enjeu au Rwanda.

Dans cet ouvrage, les survivantes partagent leur vécu, dans un processus de guérison qu'elles poursuivent depuis plusieurs années. Leur entière confiance envers l'autrice pour la transmission de leur histoire, qui est aussi celle de leur pays natal, est remarquable. Sandrine Ricci nous permet de mieux comprendre le processus qui a mené à cet épisode sanglant de l'histoire du Rwanda, et ce, en donnant la parole aux femmes et en mettant de l'avant le sort particulier qui leur a été réservé tout au long de cette guerre.

Viviane Caron



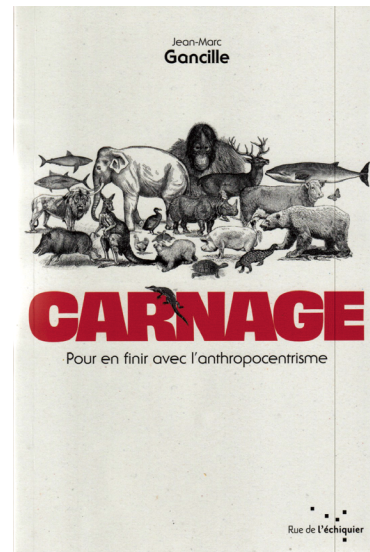
SURVIVRE À LA PROSTITUTION
Francine Sporenda,
M Éditeur, 2020, 320 p.

L'essai de Sporenda entend bien faire table rase des mythes et des fantasmes faisant écran depuis des siècles quant à la réalité de la prostitution. Le parti pris de ce livre coup-de-poing consiste à donner la parole aux survivantes de la prostitution avant tout et à des militantes, qui sont parfois les mêmes femmes. Outre la violence prostitutionnelle en elle-même (les milliers de

pénétrations non désirées de la part d'hommes méprisants et profondément sexistes), on va d'horreur en horreur. Par exemple, on aborde l'échec de la légalisation de la prostitution qui sert bien le capitalisme au détriment d'une « marchandise vivante », le recrutement en très bas âge par les proxénètes, et les inévitables séquelles physiques et psychologiques d'une telle aberration. Impossible, donc, de ne pas aborder les agressions, les viols et les féminicides !

L'autrice franco-étasunienne qui a évolué dans les milieux militants et journalistiques gravite actuellement dans le milieu universitaire et de l'enseignement. Son boulot d'enquête, aussi large que diversifié, a le mérite de démantibuler l'arsenal idéologique du libre choix et du « travail comme un autre » défendu par un néo-féminisme concédant que « certaines femmes mériteraient un tel sort pour sauver les autres ». Assurément, un tel discours, à la lecture de la vingtaine d'entrevues, reste, méchamment, coincé dans la gorge.

Valentin Tardi ◀



CARNAGE
Jean-Marc Gancille,
Rue de l'échiquier,
2020, 208 p.

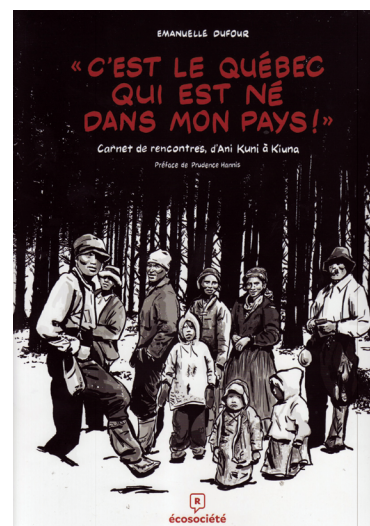
Sous-titré « Pour en finir avec l'anthropocentrisme », ce bouquin aborde sous une même couverture la diversité des pratiques ou comportements de l'être humain vis-à-vis ses « autres » frères et sœurs, les animaux – incluant les insectes, les poissons, les mammifères, les unicellulaires, les oiseaux, etc. Élevage intensif (d'animaux

domestiques quasi mutants ou d'animaux sauvages), divertissement, zoos, sacrifices, tout y passe.

D'emblée, l'auteur pose qu'à travers les millénaires, le carnage des animaux dépasse de façon vertigineuse et effarante l'hécatombe des guerres, famines, tueries, épidémie et autres catastrophes humaines. Les fameuses extinctions dont on nous parle souvent sont, en fait, une « extermination délibérée ». Pensons aux bisons d'Amérique ou à la surpêche dévastatrice qui pousse, et ce n'est pas la moindre des choses, les mers et les océans vers leur fin. Loin de thèses fumeuses, les différents éléments du livre sont documentés et, ne portent guère à tergiverser.

La question principale posée par Gancille est : « Et si éradiquer la violence envers les animaux était finalement notre dernière chance de survie ? ». L'auteur évalue qu'il n'existe aucune justification solide – il les passe en revue – pour continuer à courir à notre perte comme les seules « bêtes » dignes de ce nom sur Terre.

Valentin Tardi ◀



« C'EST LE QUÉBEC QUI EST NÉ DANS MON PAYS ! »
Emmanuelle Dufour,
Écosociété, 2021, 208 p.

Ce troisième livre de la collection « Ricochets » d'Écosociété, qui se trouve en périphérie du genre BD, ne manque pas d'audace. Privilégier des voix autochtones permet de rendre cohérente et compréhensible la question de décolonisation qui émerge de plus

en plus. L'autrice, qui se base sur des rencontres de terrain qui l'ont fait évoluer, se réclame de l'anthropologie et de l'éducation par les arts, et plus précisément de la «sécurisation culturelle» – domaines dans lesquels elle est dûment diplômée. Sa démarche graphique pourrait être qualifiée de «tout-terrain», dans la mesure où, s'appropriant par moments des documents photographiques qu'elle dessine dans un style plus classique, elle utilisera aussi, ici et là, une série de taches d'encre remaniées et inspirées du test Rorschach pour accentuer le pouvoir évocateur d'images semi-improvisées.

La démarche de Dufour repose sur une prise de conscience personnelle provoquée par une rencontre avec des Maoris de la Nouvelle-Zélande au cours de laquelle elle a compris l'ampleur de son ignorance des Premiers Peuples du territoire où elle a grandi. Dufour part d'un désir d'en découdre avec sa honte colonialiste et nous invite par le fait même à aller à la rencontre de l'autre et à renouer avec une histoire galvaudée – celle des gagnants – pour s'engager à changer. Par-delà le très grand malaise, l'ouvrage favorise la reconnaissance des figures autochtones inspirantes et de cultures essentielles et permet d'envisager des pistes pour aller vers ceux et celles si longtemps invisibilisé-e-s et éliminé-e-s.

Ramon Vitesse ◀

«Je ne me bats pas pour être égale aux hommes». Comme chez Anaïs Nin, il est question de détruire ce monde de pouvoir pour créer un nouveau monde; il s'agit bel et bien d'un mouvement politique révolutionnaire! Ya basta!!!

Valentin Tardi ◀



LA TERREUR FÉMINISTE

Irene, *Divergences*,
2021, 130 p.

À force de s'entendre dire que les revendications doivent être pacifistes, on finirait par oublier que les institutions et les oppresseurs, jamais, ne concéderont leur prépondérance parce qu'on leur demande poliment. Cet essai solidement ficelé et drôlement bien rythmé réfute frontalement le féminisme fleur bleue en illustrant des luttes de femmes à la dure. À commen-

cer par celle des suffragettes britanniques, début 1900, qui durent se rendre à l'évidence devant le mur qu'elles frappèrent. Elles vont alors fourbir leurs armes – action directe, auto-défense et même des bombes – pour, peu à peu, ébranler une société patriarcale les sous-évaluant.

L'autrice, une militante de 21 ans ayant évolué dans les cultures espagnole, basque et française, assène des exemples chocs – Maria, Noura, Judith, Diana, Christabel, qui ont brisé le tabou en répliquant violemment à la violence. Citant l'anarcho-féministe Peggy Kornegger, l'autrice pose une définition choc de sa lutte: